

SÉMINAIRE 2013-2014

ENCORE ET ENCORE !

Retour sur la Troisième (IV)

**Transcription de l'intervention de
Christian DUBUIS SANTINI**



Décembre 2013

Transcription : Cécile CRIGNON
Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

Nous allons résumer les épisodes précédents puisque c'est un peu comme une série et que c'est ça qui est sérieux : ce qui est sérieux, c'est ce qui fait série.

Donc :

l'interprétation de Lacan

Parce que bien sûr, dès le début de *la Troisième*, il amène le *cogito* et il dit « c'est son symptôme à Descartes, il faut que je lui interprète ».

L'interprétation, c'est vraiment ce sur quoi Freud n'a jamais cédé. Il met le symptôme au principe du refoulement et la levée du refoulement au principe de l'interprétation. C'est en ça que se pose la cure analytique qui est une cure par la parole c'est-à-dire qu'elle permet de dénouer par la parole les liens qui ont été noués par la parole.

La phrase de Freud — qui est plus qu'une phrase — est vraiment **le principe même de la cure** :

Wo es war soll ich werden.

Ce *Wo es war soll ich werden*, Lacan l'interprète bien sûr en terme de **sujet** puisque ce *ich* du *soll ich werden* c'est le sujet.

Et le sujet, il le replace à son origine.

Nous l'avons vu aux épisodes précédents, après avoir traversé disons la **généalogie du sujet** — la généalogie du sujet telle que Lacan en parle c'est essentiellement, avant d'être le sujet

cartésien, le sujet kantien, et le sujet qui traverse tout l'idéalisme allemand et qui va fonder la possibilité de la psychanalyse — Freud était très averti des textes bien sûr, il cite Schelling, notamment, qui est un auteur incontournable pour la question de l'**insondable décision de l'être**¹. Ce sont les spéculations philosophiques les plus audacieuses de toute l'histoire de la pensée.

C'est Schelling qui arrive à se poser la question de ce qu'était Dieu avant de devenir Dieu.

Il arrive uniquement par les **jeux de la logique** à pouvoir interroger le **principe de la divinité** qu'il appellera plus tard :

l'Urgrund

C'est-à-dire le socle originel.

Et les auteurs — Freud bien sûr — sont particulièrement au fait de la manière dont la philosophie... la philosophie pour eux, ce n'est pas vraiment la philosophie au sens d'une espèce de passe-temps, d'une métaphysique, qu'est-ce que l'Univers, qu'est-ce que l'être, etc. ; ce sont des choses très concrètes :

c'est la manière dont le langage lui-même va saisir dans ses rets notre intelligence.

¹ Schelling est le premier à parler d'une décision inconsciente du sujet de se choisir tel qu'il est. Schelling fut celui qui déploya ce concept de décision-différenciation (Ent-Scheidung) primordiale, cet acte intemporel inconscient au moyen duquel le sujet choisit son caractère éternel dont, ensuite, dans sa vie temporelle consciente, il fait l'expérience comme la nécessité inexorable, comme la "manière dont il fut toujours ». Lacan reprend plus tard cette idée comme "insondable décision de l'être », curieusement il n'a jamais cité Schelling.

Et c'est notamment sur le terme d'*Unheimlich* chez Schelling que Freud va saisir **l'inquiétante étrangeté**.

Donc, Lacan reprend dès le début — on l'a vu — cette notion d'**interprétation** en disant « il faut que je lui interprète, il n'en sait rien Descartes, c'est son symptôme, il faut que je lui interprète ».

Son interprétation, c'est d'articuler le *cogito* dans des termes qui n'ont jamais été formulés jusqu'à maintenant puisque même pour la tradition philosophique, passer après Heidegger et revenir à Descartes, c'est une pure aberration.

C'est pourtant ce que fait Lacan et c'est purement **logique** :

« Je pense donc se jouit » c'est la formulation pour Lacan qui met en place le fait que le cogito soit le résultat d'un choix forcé entre le penser et l'être.

On verra dans l'extrait qu'on va entendre tout à l'heure, ce que veut dire :

la répudiation du je suis

Ça veut dire que le « je suis » on n'y accède pas du tout. Il ne reste que le « je pense », mais sous deux formes différentes, on l'a vu l'autre fois, c'est-à-dire :

⇒ *le symptôme,*

⇒ *et le fantasme.*

Le fantasme, ça, c'est plutôt le choix masculin.



Enfin, plutôt **du côté homme de la sexuation.**

Parce qu'il ne faut pas confondre les formules de la sexuation avec la dimension empirique homme ou femme. Ça n'a rien à voir, ce sont des principes logiques et ce sont des principes logiques qui remontent aux :

antinomies logiques de Kant

Il y a deux sortes d'antinomies logiques :

⇒ Il y a en a une qui concerne **la position de l'homme**, c'est-à-dire un *universel qui se supporte d'une exception* ;

⇒ Et de l'autre, du côté femme, une *impossibilité de totaliser*.



Ce sont les deux antinomies qu'on retrouve dans toute l'œuvre kantienne et pour lui, ça articule les deux manières d'être au monde en tant que sujet, donc a priori sexué, du côté homme ou du côté femme. Ça n'a rien à voir avec l'anatomie bien sûr, ce sont des modes logiques qui vont régir le sujet, le sujet étant le seul accès que nous ayons à ce raccrochage à l'être puisque d'être, il n'y en a plus. Le choix forcé a eu lieu auparavant et le fait que nous soyons des êtres de langage a fait que nous avons perdu l'être.

Alors là, c'est à ce moment-là que se décide pour nous la compréhension avec :

l'objet petit a de Lacan



C'est-à-dire que là, il n'y a pas d'échappatoire :

⇒ C'est soit on considère le sujet à la manière lacanienne et il y a une possibilité de sortie ; cette sortie pour Lacan ça va être *la possibilité pour chacun d'entre nous de remettre en jeu ce choix forcé.*

⇒ Soit on s'en tient à un niveau prélogique qui est un niveau grammatical et alors on tourne en rond et c'est impossible de se sortir de l'impasse.

Lacan met tout de suite en scène ce *je pense donc se jouit* et il déploie, comme on l'a vu la dernière fois, dans un premier temps :

**la manière dont le langage
ensorcelle notre intelligence**

Au point où on finit par prendre des vessies pour des lanternes.

Parce que par exemple, quand, dans la position homme, le sujet choisit le *je suis*, comme il n'accède pas au *je suis*, la seule chose qu'il fait *c'est attribuer par l'intermédiaire de la copule une substance au sujet*.

C'est son sujet du « je pense » qui devient un je substantiel, mais c'est une illusion bien sûr, c'est l'illusion de l'objet petit a qui correspond à la position du fantasme.

Quand on est aussi dans le **symptôme**, donc là c'est l'illusion du « je suis » sur un autre plan, « je suis donc ça pense », le penser est relégué à l'inconscient, ça pense pour moi.

Dans ces deux positions, on peut placer deux occurrences de l'objet petit *a* :

⇒ **L'objet petit *a* comme regard**, donc un **regard fantasmatique**, un regard qui est — j'ai donné l'exemple de quelques films sinon c'est très difficile de l'imaginer, mais on peut le sentir à partir de là — :

un regard qui est absent et qui se tient en retrait de l'œil lui-même, derrière l'œil, et qui peut imaginer la scène primordiale parce qu'il est dénué de tout corps, c'est comme s'il pouvait tout voir sans être lui-même présent dans la scène.

Parce que le problème de la **vision** — c'est une formule wittgensteinienne — c'est que :

L'œil ne peut jamais faire partie de la réalité vue.



Donc pour qu'une réalité se constitue devant nous, il faut qu'il y ait un point qui lui-même n'est pas visible dans la réalité donc c'est toujours le contrepoint, c'est la fameuse exception donc le point de capiton, le point d'ek-sistence.

C'est-à-dire quelque chose qui est extérieur, mais qui fait en sorte que ce qui consiste continue à consister parce qu'il y a un point qui n'est pas consistant dans cette réalité-là et qui la soutient.

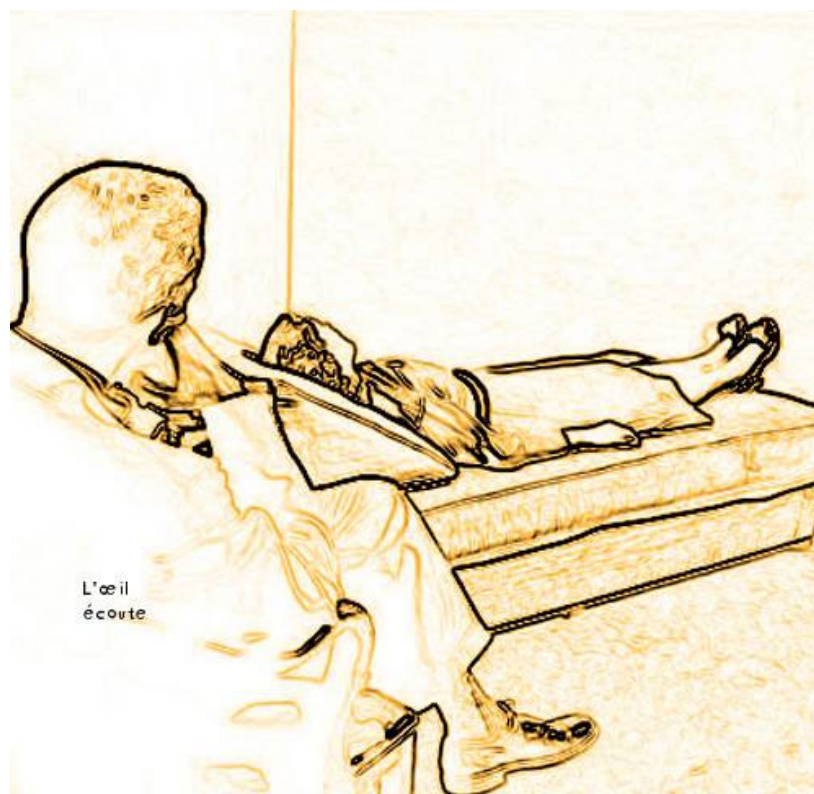
Ça, c'est :

le point du fantasme

On le voit par rapport à la cure analytique qu'évidemment, comme il s'agit essentiellement de symptômes — puisqu'on

la revu toute à l'heure, *le principe c'est que l'interprétation est ce qui permet de lever le symptôme* pour Freud —, bien que ce soit par rapport à des conditions contingentes c'est-à-dire le fait que l'on soit allongé sur un divan sans pouvoir voir l'analyste ; en fait, ce qui se passe, c'est que pour l'analysant, il est bien plus intéressant que son dire et le dire de l'analyste puissent être saisis par rapport à une position d'objet petit *a* que tient l'analyste, lui permettant d'interpréter ce qui lui apparaît comme quelque chose d'informe comme quelque chose qui a une forme.

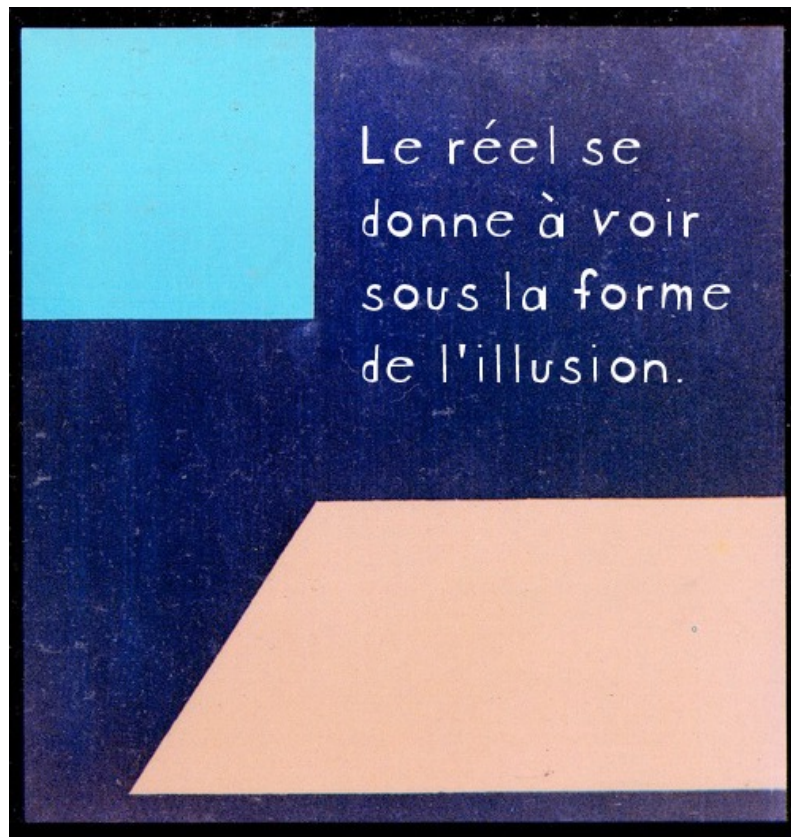
Parce que de ce point de vue là, du point de vue du regard où de l'interprétation de la voix, l'analyste peut remonter une chaîne signifiante, peut faire en sorte que l'analysant remonte se chaîne signifiante.



Donc on voit que — et évidemment, ça va faire partie de ce qu'on va entendre tout à l'heure — le petit extrait de Lacan, qu'on se situe là, à chaque fois, entre **le fantasme** et **le symptôme**.

Ce fantasme et ce symptôme, Lacan va les décrire quand il va dire :

le semblant



Alors le semblant, c'est là où je voulais en venir, c'est le réel lacanien qui est considéré comme un noyau dur de jouissance pure qui serait attaqué et mordu par le système symbolique au point où il serait presque entièrement absorbé par le système symbolique et il en resterait

*quelque chose — le reste — sous forme d'îlots de jouissance
que seraient les objets petit a.*

Alors ça, c'est le point crucial de compréhension de Lacan.

Imaginer que **le plus-de-jouir** — qui est une des déterminations de l'objet petit *a* —, viendrait après la consistance d'un réel absolument consistant, c'est une pure illusion de perspective :

C'est le plus-de-jouir qui précède sur le mode d'une performativité rétroactive du signifiant un réel substantiel qui est construit après-coup, mais c'est le plus-de-jouir qui vient avant.



Donc c'est là que ce décide vraiment notre compréhension de Lacan, c'est-à-dire qu'il *n'y a jamais eu de réel substantiel auparavant* puisque le choix forcé a déjà eu lieu et donc ça va être une illusion de perspective de reconstituer un réel comme une substance pleine, entière — alors que ce n'est pas ça du tout ! —, qui aurait préexisté auparavant.

Et toute la vie se passe dans cette errance de reconstituer ce réel-là qu'on aurait perdu...



C'est au contraire à partir de ce moment où il y a un plus-de-jouir que se reconstruit rétroactivement l'illusion de ce réel.

Alors, c'est là où il faut être très précis sur les termes lacaniens :

le semblant — le signifiant pour l'appeler par son nom —, le signifiant tient lieu de cet être perdu, il vient à la place, donc c'est un « je pense ».

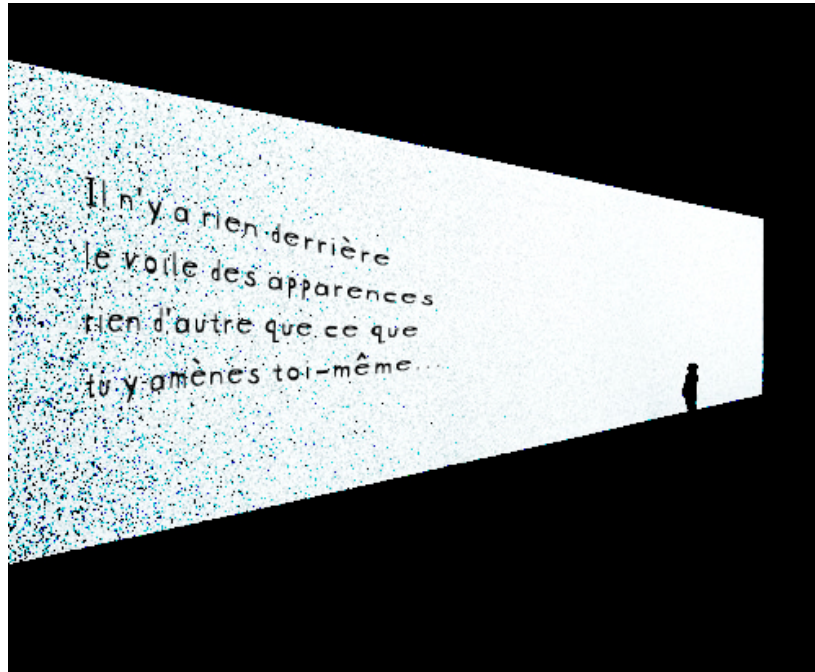
Le signifiant en tant que semblant et qui se présente par exemple sous la forme de l'objet petit *a*, il ne faut pas croire que c'est une illusion au sens où on balaye les illusions et on trouve derrière qu'il y a quelque chose, non, non, non :

**C'est le semblant lui-même qui est le réel
puisqu'il a des effets précis sur le réel.**



C'est le réel du semblant, c'est le réel de l'illusion elle-même, il n'y a pas derrière un réel caché. C'est absolument contingent de la psychanalyse lacanienne :

c'est-à-dire que ça permet de sortir de cette illusion absolue qu'il y a toujours des choses derrière les choses, non, tout est là, tout est déjà donné.



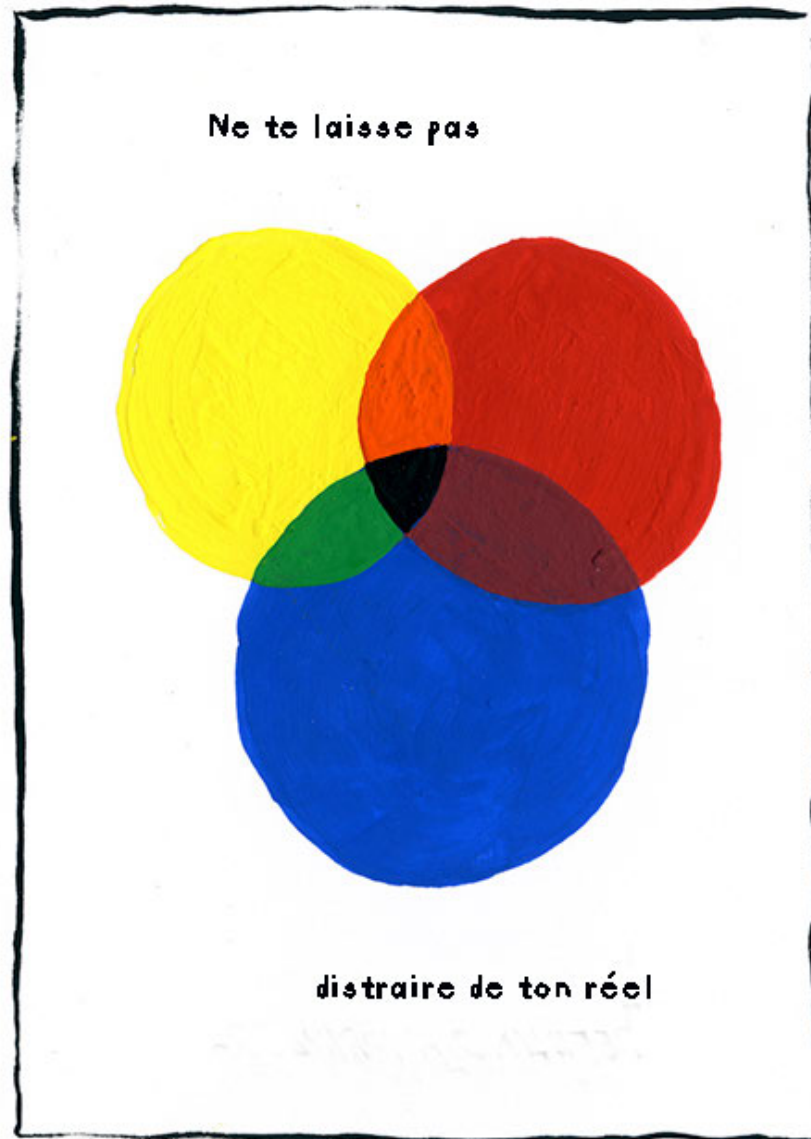
C'est-à-dire que :

**Les constructions qu'on se fait
sont des erreurs de logique.**

On confond des temps, et notamment on n'emploie pas **le futur antérieur** comme il faut puisque le signifiant a cette corrélation directe avec la logique hégélienne qui révolutionne la logique c'est-à-dire qu'**il aura été** — c'est du futur antérieur.

Nous sommes pris dans cette illusion et quand on arrive en analyse évidemment, il s'agit de sortir d'un premier niveau d'illusions qui est de considérer qu'il y a quelque chose derrière alors que c'est l'illusion elle-même qui est notre réel.

*Se confronter à l'objet petit a — au réel — voilà là où
Lacan nous convoque réellement. C'est présent dès le début.*



Alors évidemment, c'est tellement complexe à articuler — ce n'est pas compliqué, c'est juste complexe —. C'est noué de telle manière qu'il est difficile d'y accéder comme ça.

Il est difficile d'y accéder sans y mettre soi-même sa propre peau.

On ne peut pas y accéder avec la cervelle — il le dit bien, *on ne peut pas penser avec la cervelle* —, parce que ça, c'est quelque chose, on peut en avoir juste une petite intuition, mais pour se saisir réellement de quoi il est question, il faut passer par :

L'expérience



À partir de là se dégage une possibilité de perception de ce en quoi l'enseignement de Lacan est effectivement la seule voie qui est de sauver véritablement le noyau profondément subversif, révolutionnaire, de la découverte freudienne.

C'est-à-dire qu'il le sauve de l'oubli en permanence, dans tout son travail et ce qu'il résume dans *la Troisième*, il

ramène justement à cet aspect de la subjectivité, et cette subjectivité-là qui va accoucher du Sujet tel que Lacan le définit donc un sujet barré (\$) qui s'interdéfinit avec un objet auquel il n'a pas accès puisque :

**Il y a une impossibilité de coexistence simultanée
du sujet de l'objet.**

C'est ça que ça signifie le **poinçon**, c'est impossible qu'ils soient simultanés. Alors c'est tout le thème du **double** dans la littérature par exemple.

C'est impossible qu'ils soient dans le même temps et mis en relation l'un avec l'autre.

Donc, on va le voir, c'est ce qu'il stigmatise chez le présocratisme de Platon et ce qu'il doit à la philosophie, mais en même temps, ce en quoi la philosophie qu'il méprise par certains côtés avec beaucoup d'humour et il a raison, c'est-à-dire quand elle essaye d'éviter **ce trou-là du réel** que lui-même en le nommant et en lui donnant une lettre en fait un élément logique à partir duquel il est possible de penser l'inconscient : objet petit *a*.

Voilà. Ça, c'est dès le début de *la Troisième*, alors c'est contenu *in nuce* parce que c'est tellement dense et replié sur soi-même qu'il est très difficile d'en déplier les articulations subtiles, mais c'est ce qu'il essaye de faire en permanence avec beaucoup d'humilité — parce qu'il dit :

Je ne cesserai jamais d'y échouer.



Ce qui est normal : on ne peut qu'y échouer puisque la tâche est infinie, mais il y a quand même cette tension, cette tentative, cette performance artistique d'arriver à dire en quoi nous sommes pris au piège de l'écart qu'il y a, pour nous, entre le psychique et le logique, c'est-à-dire entre le grammatical vraiment et le logique à part entière chez lui qui est marqué de la lettre petit a.

Voilà comme petit résumé des épisodes précédents.

LACAN : Enfin, si vous pouvez penser avec les peauciers du front, vous pouvez aussi penser avec les pieds. Eh bien c'est là que je voudrais que ça entre, puisqu'après tout l'imaginaire, le symbolique et le réel, c'est fait pour que ceux de cet attroupement qui sont ceux qui me suivent, pour que ça les aide à frayer le chemin de l'analyse.

Ces ronds-là, ces ronds de ficelle dont je me suis esquiné à vous faire des dessins, ces ronds de ficelle, il ne s'agit pas de les ronronner. Il faudrait que ça vous serve, et que ça vous serve justement à l'erre dont je vous parlais cette année, que ça vous serve à vous apercevoir ce qui – la topologie que ça définit – ce qu'il y a entre, à être non dupes de l'autoroute.

Ces termes ne sont pas tabous. Ce qu'il faudrait, c'est que vous les pigiez. Ils sont là depuis bien avant celle que j'implique de la dire la première, la première fois que j'ai parlé à Rome. Je les ai sortis, ces trois, après les avoir assez bien cogités, je les ai sortis très tôt, bien avant de m'y être mis, à mon premier discours de Rome².

Que ce soit ces ronds du nœud borroméen, ce n'est quand même pas une raison non plus pour vous y prendre le pied. Ce n'est pas ça que j'appelle penser avec ses pieds. Il s'agirait que vous y laissiez quelque chose de bien différent d'un membre – je parle des analystes –, il s'agirait que vous y laissiez cet objet insensé que j'ai spécifié du *petit a*. C'est ça, ce qui s'attrape au coincement du symbolique, de l'imaginaire et du réel comme nœud. C'est à l'attraper juste que vous pouvez répondre à ce qui est votre fonction : l'offrir

² Lacan fait, ici, référence à sa conférence prononcée le 8 juillet 1953 à la Société française de Philosophie, intitulée : "Le symbolique, l'imaginaire et le réel".

comme cause, comme cause de son désir à votre analysant. C'est ça qu'il s'agit d'obtenir. Mais si vous vous y prenez la patte, ce n'est pas terrible non plus. L'important, c'est que ça se passe à vos frais.

Pour dire les choses, après cette répudiation du *je souis*, je m'amuserai à vous dire que ce nœud, il faut l'être. Alors si je rajoute en plus ce que vous savez après ce que j'avais articulé pendant un an des quatre discours sous le titre de *L'envers de la psychanalyse*, il n'en reste pas moins que de l'être, il faut que vous n'en fassiez que le semblant. Ça, c'est calé. C'est d'autant plus calé qu'il ne suffit pas, qu'il ne suffit pas d'en avoir l'idée pour en faire le semblant. Ne vous imaginez pas que j'en ai eu, moi, l'idée. J'ai écrit objet *petit a*. C'est tout différent. Ça l'apparente à la logique, c'est-à-dire que ça le rend opérant dans le réel au titre de l'objet dont justement il n'y a pas d'idée, ce qui, il faut bien le dire, était un trou jusqu'à présent dans toute théorie, quelle qu'elle soit, l'objet dont il n'y a pas d'idée. C'est ce qui justifie mes réserves, celles que j'ai faites tout à l'heure à l'endroit du présocratisme de Platon. Ce n'est pas qu'il n'en ait pas eu le sentiment. Le semblant, il y baigne sans le savoir. Ça l'obsède, même s'il ne le sait pas. Ça ne veut rien dire qu'une chose, c'est qu'il le sent, mais qu'il ne sait pas pourquoi c'est comme ça. D'où cet insupport, cet insupportable qu'il propage.

Il n'y a pas un seul discours où le semblant ne mène le jeu. On ne voit pas pourquoi le dernier venu, le discours analytique, y échapperait. Ce n'est quand même pas une raison pour que dans ce discours, sous prétexte qu'il est le dernier venu, vous vous sentiez si mal à l'aise que de faire, selon l'usage dont s'engoncent vos collègues de l'Internationale, un semblant plus semblant que nature, affiché ; vous vous rappelez quand même que le semblant

de ce qui parle comme espèce, il est là toujours dans toute espèce de discours qui les occupe ; c'est quand même une seconde nature. Alors, soyez plus détendus, plus naturels quand vous recevez quelqu'un qui vient vous demander une analyse. Ne vous sentez pas si obligés à vous pousser du col. Même comme bouffons, vous êtes justifiés d'être. Vous n'avez qu'à regarder ma *Télévision*. Je suis un clown. Prenez exemple là-dessus, et ne m'imitiez pas ! Le sérieux qui m'anime, c'est la série que vous constituez. Vous ne pouvez à la fois en être et l'être.

Le symbolique, l'imaginaire et le réel, c'est l'énoncé de ce qui opère effectivement dans votre parole quand vous vous situez du discours analytique, quand analyste vous l'êtes. Ils n'émergent, ces termes, vraiment que pour et par ce discours. Je n'ai pas eu à y mettre d'intention, je n'ai eu qu'à suivre, moi aussi. Ça ne veut pas dire que ça n'éclaire pas les autres discours, mais ça ne les invalide pas non plus. Le discours du maître, par exemple, sa fin, c'est que les choses aillent au pas de tout le monde. Bien ça, ce n'est pas du tout la même chose que le réel, parce que le réel justement, c'est ce qui ne va pas, ce qui se met en croix dans ce charroi, bien plus, ce qui ne cesse pas de se répéter pour entraver cette marche. Je l'ai dit d'abord : c'est ce qui revient toujours à la même place. L'accent est à mettre sur « revient ». C'est la place qui se découvre, la place du semblant. Il est difficile de l'instituer du seul imaginaire comme d'abord la notion de place semble l'impliquer. Heureusement que nous avons la topologie mathématique pour y prendre un appui et c'est ce que j'essaye de faire.

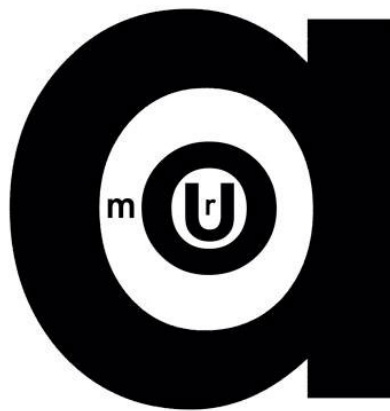
Pour revenir sur l'idée du :

coincement

parce que justement cet **objet petit a** qui est la seule invention qu'il revendique selon ses termes, ça l'apparente à la **logique** et ce n'est pas quelque chose de vraiment réfléchi, ça s'est imposé à lui comme l'écriture d'une lettre.

C'est tellement simple que c'est très difficile à comprendre :

cette lettre-là, c'est ce qui manque justement à toute l'histoire de la philosophie qui est en impasse.



cds@lampoile.com

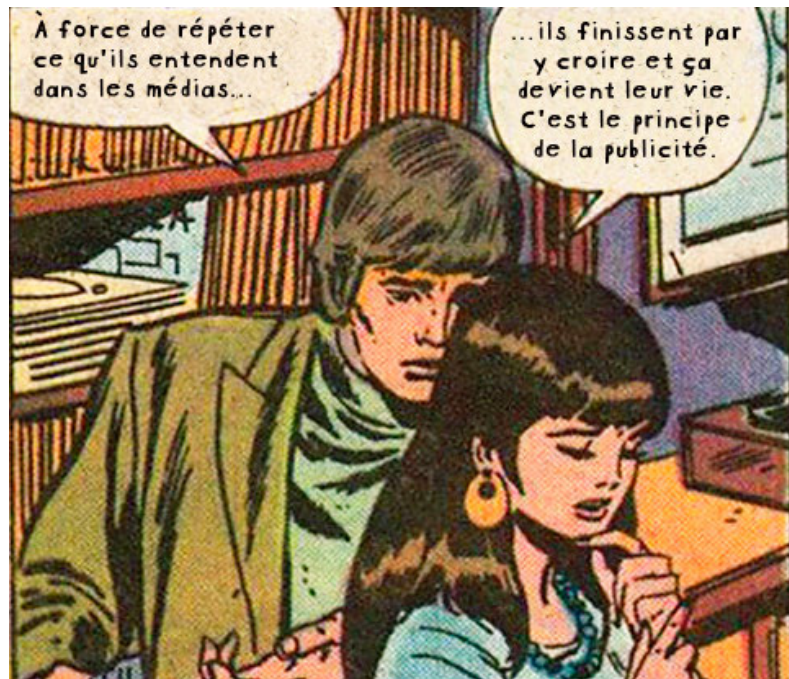
Platon sent bien, mais il n'arrive pas à mettre un mot là-dessus.

Parce que cette notion de Réel, ce réel-là, c'est justement ce qui est évacué du discours dominant.

Par exemple, ce qui constitue aujourd'hui le discours dominant, on peut dire que c'est le **Discours Universitaire** — le discours universitaire et son rejeton, le **Discours Capitaliste** qui n'est une extension du Discours Universitaire.

Ce sont des **modalités discursives**, c'est-à-dire que :

**On ne se rend pas compte aujourd'hui à quel point
Nous sommes soumis à l'idéologie.**



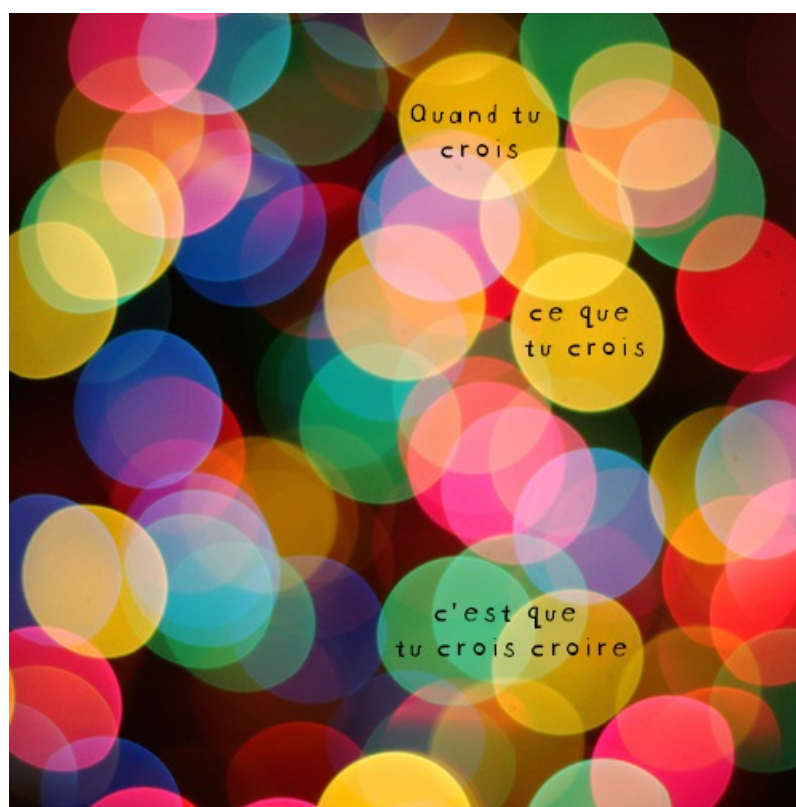
On s'imagine qu'on a un petit quant-à-soi qui nous permet de ne pas être dupes des informations télévisées, de ce qui se joue, de tous les enjeux desquels nous sommes tenus informés par les médias officiels ; et même maintenant par les soi-disant réseaux sociaux qui n'ont absolument rien de social, on le voit bien, ce sont des véhicules, des extensions des autres médias.

D'ailleurs, j'ai vu récemment que sur Facebook par exemple, il était passé quelque chose en conseil d'administration et allait être mis en avant beaucoup plus les statuts qui avaient un rapport avec l'actualité, parce que des fois que justement on ait une possibilité de s'extraire du discours officiel !

C'est un discours officiel, l'idéologie, c'est un discours dont on ne se doute pas à quel point nous sommes dupes.

On croit.

Ça, c'est la notion du fétichisme.



Alors le fétichisme le plus connu, c'est le **bouddhisme occidental**, c'est-à-dire de s'imaginer que « bon d'accord je participe à toute cette merde-là de licenciements, d'exploitation, etc., mais au fond, je ne suis pas si mauvais parce que je crois dans les paroles du Dalaï-Lama, je suis un

être bon et je suis du côté du bon et je suis du côté du bien et, dès que je pourrais, j'interviendrai, hein, parce que moi je suis pas comme ça. »

Mais en fait, ce qui constitue le discours au sens lacanien, qui est implacable, c'est que :

Ce n'est pas ce qu'on dit qui fait foi,
c'est ce qu'on fait.



Donc ce qu'on fait, c'est véritablement le discours. Et nous sommes pris là-dedans...

Alors, peut-être que je vais faire un petit aparté pour bien faire comprendre ça. C'est dans le dernier film de Slavoj Žižek, *The pervert's guide to ideology*. Il fait référence à un film que je connais par cœur, c'est un film qui s'appelle *They*

Live, titré en français *Invasion à Los Angeles*. Et c'est l'histoire d'un type, qui est un errant, qui se rend compte en trouvant une boîte où il y a plein de lunettes, qu'en mettant ces lunettes-là, il voit les véritables messages qu'il y a sur les publicités, sur les billets de banque, etc. Et donc évidemment il voit :

OBEY



— « obéissez » — derrière les publicités pour des destinations fantasmatiques, les Seychelles, la Réunion, etc., « Reproduisez-vous », « faites des enfants », etc. Et donc, tout apparaît directement à celui qui met les lunettes. Sur les billets de banque, sur les dollars, il y a marqué « THIS IS YOUR GOD » — « c'est votre Dieu » — et donc il se rend compte en fait que dès qu'il met les lunettes il voit les véritables messages.

Alors ce qui est intéressant là-dedans c'est qu'à son meilleur ami, Armitage, le black, il lui explique ça, mais l'autre ne veut pas du tout mettre les lunettes. Alors il y a deux aspects là-dedans.

⇒ C'est d'abord que l'idéologie, ce n'est pas que d'un seul coup on enlèverait les lunettes et on verrait le réel. Ce qu'il propose, c'est l'inverse.

C'est-à-dire qu'on est déjà a priori dans l'idéologie.

Quand Lacan dit que Freud parle de la *Wissentrieb* et dit qu'il y a une *pulsion de savoir*; Lacan dit non, non, c'est surtout :

Ne pas vouloir savoir

Dans ce film, il est bien montré qu'Armitage est obligé de se battre avec lui — pendant neuf minutes ! C'est très long dans le film —, ils se foutent des pains dans la gueule pendant neuf minutes parce qu'Armitage ne veut pas mettre les lunettes, c'est-à-dire qu'il refuse de se rendre compte à quel

point je suis pris dans l'idéologie, c'est surtout ce que je ne veux pas savoir.

Et la résistance absolue au savoir, c'est la résistance au savoir idéologique. Or, nous vivons dans un monde qui se prétend a-idéologique puisque le capitalisme se prétend purement pragmatique.

Il n'y aurait soi-disant aucune idéologie derrière, c'est normal, ça se présente naturellement : les hommes font des profits, ils ont envie de développer des choses, de créer des richesses, tout ce discours lénifiant, etc.

En fait, ça c'est une pure idéologie dont permet de sortir le discours de l'analyste parce que d'abord par le discours de l'analyste il est possible de situer ce sur quoi ce discours fait l'impasse ; c'est-à-dire d'une part :

le réel en tant qu'impossible



Pour le Discours Capitaliste, il n'y a pas d'impossible. Le slogan c'est TOUT EST POSSIBLE ou YES WE CAN, c'est exactement la même chose.

La campagne de Sarkozy ou la campagne d'Obama, soi-disant qu'ils sont de deux bords opposés, comme si Hollande était d'un bord opposé à Sarkozy... Il faut vraiment avoir besoin de sacrées lunettes pour voir que quand même c'est exactement la même chose ! Donc ça, ce discours massif, ce **discours idéologique**, c'est justement la partie que Lacan rend accessible par sa **Théorie des Discours**. Mais attention, il le dit très bien, *ça n'invalide pas les autres discours* parce que la notion de **discours**, elle est à replacer vraiment dans son articulation première.

C'est que ce n'est pas un sujet qui tient un discours, mais bien un sujet qui se tient et qui doit se tenir le mieux possible dans le discours qu'il sert.

Un sujet est assujéti à un discours,
ce n'est pas lui qui le produit.

La notion de réel, là, on la trouve avec le coïncement de l'objet petit a.

Quand il invente cet **objet petit a**, qui est une invention majeure — même si c'est accessoire qu'il résolve l'impasse de la philosophie avec ça — c'est-à-dire que :

Le trou autour duquel ils ne peuvent que tourner pendant des millénaires, il le pose comme objet petit a.

À partir de là on revient sur *l'inconscient structuré comme un langage*, c'est-à-dire :

La seule manière dont je peux me saisir de la notion d'être,
c'est par rapport au langage.



Puisque je ne peux faire qu'advenir le « je », le faire être, alors que le « je » n'existe pas.

Il n'existe pas le « je » de la psychanalyse.



C'est-à-dire le sujet de la psychanalyse. Puisqu'il est toujours représenté par un signifiant pour un autre signifiant donc il ne peut jamais être, il ne peut chercher qu'à se faire être, mais ça, ça vient de La répudiation du « je suis ».

Le « je suis », c'est-à-dire l'être de jouissance, l'objet que je suis dans le réel pour l'autre, je ne peux pas y avoir accès.

Jamais.

Donc ça, c'est ce qui est marqué du sceau de l'impossible, cet impossible-là c'est un terme logique, ce terme logique là c'est ce qui permet justement de resituer le Discours de l'Analyste par rapport aux autres discours et de se situer en tant que sujet.

Et l'aspect réel, ça, je vais peut-être revenir là-dessus parce que c'est le point crucial dans la logique de présupposition du signifiant.

C'est-à-dire que les îlots de jouissance qui restent et qui tiennent lieu de ce réel perdu, ces îlots-là en fait, me font imaginer un réel substantiel alors que c'est le vide avec lequel je dois me colter.

Ce qui revient à la même place, c'est quelque chose de l'ordre d'un vide, mais un vide producteur d'effets directement dans la réalité :

C'est l'équivalent du sujet vide

Dans par exemple *Le mythe individuel du névrosé*, il y a cette définition magnifique de l'homme, c'est un être, enfin un être, non, c'est un sujet :

**Un sujet qui est susceptible d'éjaculer
à la pensée d'une pantoufle.**



On voit bien, quand même, que là, il y a la puissance du signifiant, en tant que semblant, mais doublement semblant.

Elle n'a pas besoin d'être là la pantoufle, c'est juste une pensée qui se fait, mais c'est un semblant de semblant qui n'en a pas moins des effets réels.

Le semblant dans l'enseignement lacanien, c'est le signifiant donc ce n'est pas quelque chose qu'on est susceptible d'évacuer, c'est au contraire le réel lui-même qui se présente sous la forme du semblant, il n'y a rien derrière.

La phrase célèbre de Hegel c'est :

*Ce qu'on trouve au fond derrière le rideau des apparences,
c'est ce qu'on y a amené soi-même.*

Il n'y a rien derrière le rideau des apparences donc c'est une approche absolument contingente, mais cette contingence-là ne tient que par rapport à la notion du sujet qui est transcendant, c'est-à-dire qu'il ne se résume jamais aux traits positifs qui sont là pour le définir.

Il est ce qui n'est pas ça, c'est-à-dire le vide autour duquel s'agrège toute cette symbolique, tous ces traits positifs qui sont censés le définir.

Donc c'est ça la logique lacanienne, c'est la logique qui permet de nous saisir des confins de notre propre liberté, c'est-à-dire d'abord :

l'aliénation

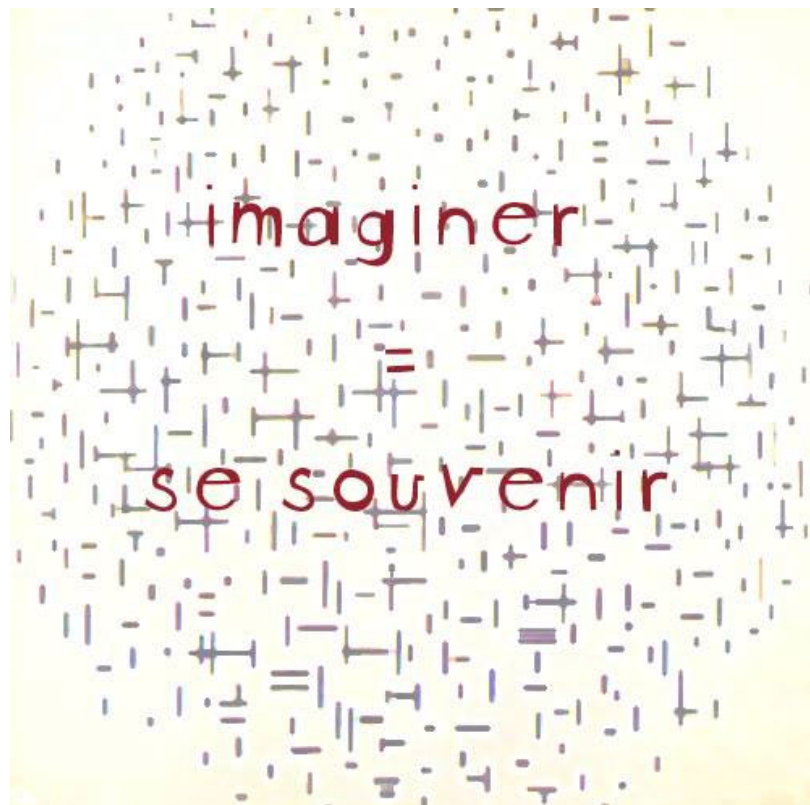
l'aliénation dans *L'envers de la psychanalyse ou la logique du fantasme*, il la définit comme **le rejet de l'autre**.

Donc, la sortie de l'aliénation, comment la concevoir si ce n'est de mettre en place un protocole de comment ce rejet de l'autre a pu avoir lieu ?

Il n'y a pas d'autres possibilités — la marge est extrêmement étroite —, mais elle est d'une logique implacable.

On peut très bien comprendre ce que c'est l'objet petit a. Vous imaginez que c'est perdu, l'être. L'être est perdu.

**Le statut de l'objet en psychanalyse
c'est de toujours avoir été déjà perdu.**



Donc, il est *remémoré* sur les quatre — quatre ou cinq — lieux du **trou** pour nous :

- ⇒ le trou à l'intérieur de l'œil, celui de *la nuit du monde* ;
- ⇒ celui à l'intérieur de l'oreille ;
- ⇒ le trou de balle on peut dire ;
- ⇒ et la bouche.

Et ils ne restent là que sous forme de consistance logique.

⇒ Alors quatre ou cinq parce qu'on peut mettre **le rien** aussi comme étant la possibilité du phallus, c'est-à-dire le manque et la présence qui oscillent sans arrêt. C'est une des modalités, mais pour l'instant on en reste au quatre puisque ce sont les quatre objets corporels.

Donc, comme l'être est définitivement perdu, ce qui est remémoré dans ces îlots de jouissance perdus, ce n'est plus que nous y aillons accès, c'est que nous les faisons être pour remémorer cette perte qui nous signifie.

C'est à partir de là qu'on a **un accrochage** sinon on aurait pas d'accrochage, déjà qu'on flotte en plein espace...

Tout le monde s' imagine savoir où il est, mais la base de notre condition humaine est de ne pas savoir où nous sommes. Si vraiment je me question un peu : où je suis maintenant ? Si je suis un peu sérieux, je me rends compte que derrière les réponses automatiques qui vont venir, je me demande bien où je peux être. C'est très difficile de se situer sur terre...



Et donc là, il y a quatre points d'accrochage qui sont des **points logiques** qui sont comme des îlots qu'on dote d'être en tant qu'objet, mais c'est à défaut de pouvoir revenir à l'être.

Dans le choix forcé entre le je pense et le je suis, les objets petit à petit viennent tenir lieu, ce sont des « lieux-tenants » on va dire, des lieux-tenants du néant à partir duquel j'attribue une substance de jouissance qui me fait être :

La jouissance, c'est l'être.

Évidemment, la possibilité d'assumption de la perte passe par le fait de réinvestir ces objets-là de la teneur logique qui est la leur et qui nous entraîne dans les formes discursives dans lesquelles notre sujet est pris.

Le mérite du Discours Analytique c'est que c'est LE SEUL en tant que dernier des discours à restituer la logique dans laquelle les discours s'articulent :

⇒ D'abord, il y a le **Discours du Maître**, c'est obligé, c'est-à-dire que même aujourd'hui j'ai vu qu'il y a des dialectiques infinies sur internet sur est-ce qu'on a besoin d'un maître, etc., parce qu'en fait, *il ne faut pas confondre le maître et le discours du maître.*

Le discours du maître il est premier, il faut qu'il y ait eu quelque part depuis toujours un maître pour que l'enclenchement ait lieu d'un discours où le maître se soutien du réel de sa propre mort.

C'est un discours qui est qualifié d'idiot, mais c'est celui peut-être qu'on suit le plus aveuglément parce qu'apparemment derrière le Discours du Maître, il y a le fait que ça aille bien pour tout le monde.



Ça c'est l'intentionnalité que ça aille dans le bon sens pour tout le monde.

⇒ À l'inverse de ça, il y a le **Discours de l'Hystérique** qui est :

Qui suis-je pour que tu me dises qui je suis ?



C'est-à-dire que *le sujet est mis tout de suite en faillite dans sa propre faille* et il n'arrête pas de questionner, de revenir sans arrête en disant « non, mais ce n'est pas du moi ! » c'est vraiment **la faille** du sujet lui-même qui est prise dans le Discours Hystérique.

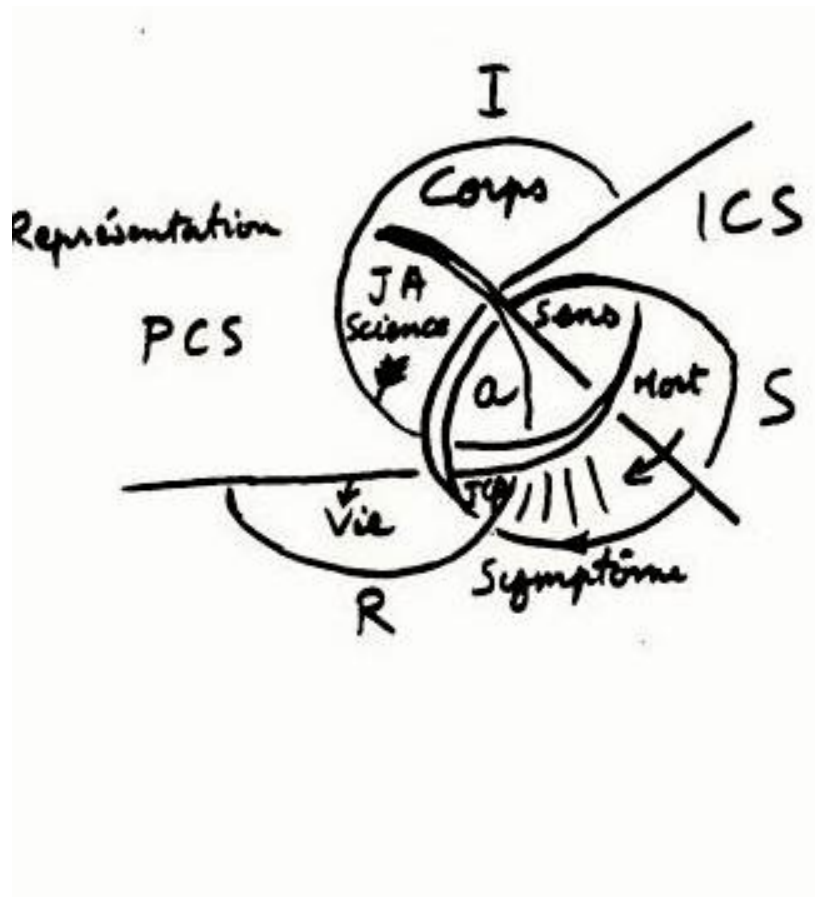
⇒ Ensuite, on a le **Discours Universitaire** qui lui est *un discours du maître déguisé*. Exemple : la médecine. La médecine, apparemment ce sont des connaissances objectives : vous avez ça, tel symptôme, ça correspond à telle maladie.

Mais en vérité, en tant que sujet, vous allez vous mettre en position d'objet devant quelqu'un que vous créditez d'un savoir sur ce qui vous arrive.

Donc vous êtes *aliéné dans un discours* qui nie par la neutralité qu'il affiche, le fait que c'est un Discours du Maître qui ne s'assume pas en tant que discours du maître et qui évacue bien sûr **la division du sujet** puisqu'on ne parle que d'objet : ça, c'est telle cellule, etc..

On voit sur le schéma :

La science qui passe SOUS les représentations — qui CROIT pouvoir se passer des représentations — pour accéder directement au réel (R) :



Mais le problème c'est que ce n'est pas possible donc il donne d'autres représentations : la cellule, le génome, le truc, etc., et ils se contentent de ça en disant « ça, c'est objectif » !

Il n'y a pas d'objectif,
il n'y a pas d'objet indépendamment
d'un sujet qui médiatise cet objet.



Ça, c'est de la logique, ça n'existe pas les choses purement objectives.

Ce sont des statistiques, des probabilités, alors libre à chacun de se prendre pour une probabilité si ça l'arrange, mais en tout cas, si on est dans une logique :

il n'y a d'objet que s'il y a un sujet pour médiatiser cet objet. L'objet en soi est toujours perdu, ça, c'est de la logique.

C'est en cela que Lacan est insupportable, mais de la même manière que Freud est insupportable.

Parce que ce qu'il amène, c'est qu'*il sape tous les fondements du service du bien*, de la bonne intentionnalité, de l'aaaaltruiiisme !

Alors on a que des gens altruistes là, tout le monde est très très altruiste, alors là, on a qu'à voir les statuts sur FB le nombre d'altruistes qu'on a, hein.

Mais ça, c'est véritablement un leurre, pas seulement au sens lacanien, c'est-à-dire que ça, *ça masque les pulsions d'agressivité sur le mode identificatoire* parce que comme l'a déjà montré Chesterton, un théologien anglais :

Nietzsche en prônant l'égoïsme fait de l'altruisme.



Je suis une
partie de
cette force
qui toujours
veut le mal
et toujours
fait le bien...

On ne peut pas prôner l'altruisme et l'être. On ne peut pas en être et l'être. Ça, c'est un problème de logique aussi, c'est un problème d'identification à l'objet.

La **logique** qui est une **logique subjective** et qui passe du modal au nodal, c'est quelque chose d'**implacable** et c'est vraiment la filière Freud-Lacan. Freud est déjà là-dedans, mais il y a des choses même dans Freud qu'il annonce et qu'il avance, sans le savoir lui-même : ce que Lacan révèle — et il en réfère tout le temps à Freud — et là, on en vient peut-être à la notion de nouveau par la répétition, puisque évidemment :

Le nouveau ne vient que par la répétition.



Donc si Lacan fait retour à Freud — et nous, on fait retour à Freud et retour à Lacan — c'est que le nouveau ne peut venir que par cette répétition-là.

Il n'y a pas de possibilité dans la fuite en avant qui est une espèce de fantasme discursif qui est lié au discours universitaire :

demain le progrès fera que...

...vous allez voir, bientôt votre esprit va pouvoir se télécharger sur un disque dur, vous pourrez être absolument éternel puisque même quand vous, vous aurez disparu, quelque part votre esprit sera téléchargeable d'un ordinateur à un autre. »

Ça, c'est purement du fantasme.



Alors que :

la contingence de la parole

... fait que quand on parle d'**un lieu**, on parle de ce corps parlant — la psychanalyse par internet, ça n'existe pas, c'est la présence des corps qui compte —, donc **le corps** il est le lieu d'où on parle, d'où *je* parle en tant que l'infini de mes espaces intérieurs. Pour sortir et pour revenir à la notion de logique, là, on est vraiment dans la **contingence pure**.



Ça, c'est vraiment Lacan qui prend toutes les leçons de ce qu'il a compris à la fois chez Kant, chez Hegel et chez Marx et qui lui permet :

de repérer dans sa clinique les nœuds logiques c'est-à-dire les confusions dans lesquelles l'analysant est pris.

Et parce qu'il connaît cette manière absolument — c'est le dire, le dire c'est le Dieu lui-même, c'est le « Dieur » —, c'est-à — dire qu'il y a une logique à l'œuvre tellement subtile que l'entendre c'est pouvoir donner la possibilité à l'analysant de se saisir de sa position et à partir de là de sortir de l'automatisme de répétition.

Alors, pour revenir au tout début, sur ce que Freud met au principe de la cure l'interprétation, parce il a mis au départ comme principe que la levée du symptôme c'est l'interprétation parce qu'il y a un :

refoulement



Le refoulement dont on parle là — le refoulement originel, il va en parler un peu plus tard Lacan, c'est l'*Urverdrängt* — :

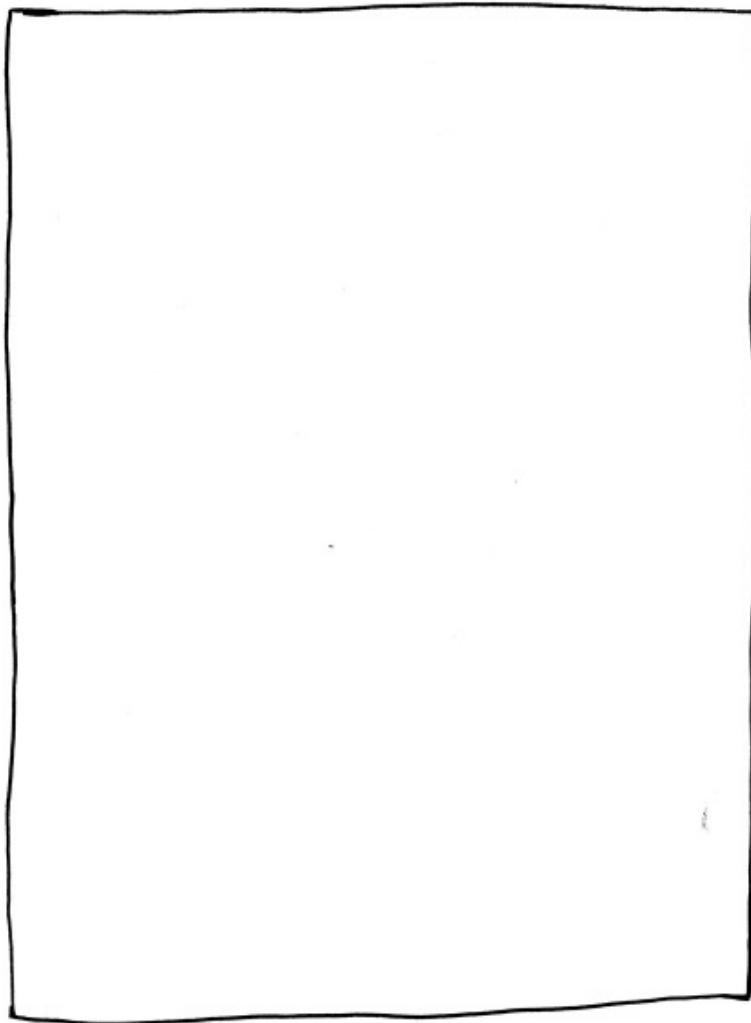
c'est le refoulement d'avoir perdu l'être.

L'être est définitivement perdu, on ne peut le commémorer que sous la forme des ces îlots de jouissance qu'on appelle plus-de-jouir — donc objets petit a —, mais ces objets petit a ne viennent pas après, c'est-à-dire que c'est À PARTIR du fait qu'il y a un objet petit a que se constitue une notion de réel :

Un réel comme pure jouissance

Et c'est là qu'on place la théologie, Dieu, toutes les divinités, tous ces trucs-là, etc. Ça se place là parce que ça vient après coup comme une possibilité de remplir ce vide-là, qui est un vide. donc on a quelque chose à faire avec :

Le vide



Rien (presque)

C'est pour ça que Lacan considère que Socrate est le premier analyste. Socrate refuse de s'identifier à l'*Agalma*, c'est-à-dire qu'en aucun cas il ne veut écouter le discours

d'Alcibiade parce qu'il ne veut pas être identifié à ça. Il ne veut pas JOUIR, donc il se place un pas de retrait :

Il ne veut pas jouir, il ne jouit pas parce qu'il refuse de s'identifier à l'objet petit a qu'il est pour l'autre, c'est-à-dire à considérer qu'effectivement à l'intérieur de lui il y aurait un trésor, etc.,

Et Socrate se met en retrait.
